

LUDWIG
LOUTON

&
ELRIC
KAHN

JAINA
L'EMPOISONNÉE



EDILIVRE
classique
collection ●●●

Du même auteur :

L'Ombre de Pesadilla, éditions Thot Eds, 2011.

Les Âmes de la Lune bleue, éditions Edilivre, 2011.

La boxeuse et la danseuse, éditions Edilivre, 2011.

EXTRAIT



Remerciements

Je remercie Pierre, Florian, Johann, Pamela et Necsus pour les traductions en allemand, anglais et italien.

Je remercie plus particulièrement Elric Kahn pour son scénario original et ses personnages, les Weiß Adler, venus côtoyer les miens, le temps de cette histoire que j'ai pris grand plaisir à écrire, entre 2006 et 2011.

Ludwig Louton.

Je marche le long du sinistre couloir de l'hôpital. Je suis les chiffres impairs affichés sur chacune des portes.

Trois cent un... Trois cent trois...

Le sol brille, il pue le détergent et la mort. Cette odeur m'a toujours rendue malade. Chaque jour, je redoute qu'il ne s'agisse de ma dernière visite et l'angoisse est à chaque fois plus forte.

Trois cent cinq... Trois cent sept...

Le couloir de la mort est silencieux. Je croise un homme aux jambes tremblantes, en appui sur sa canne. Il n'a même pas soixante ans. Un appareil saille de sa trachée respiratoire. J'évite de regarder sa gorge, inquiète qu'il se méprenne de mon regard.

Trois cent neuf... Trois cent onze... Trois cent treize !

Nous y voilà. Finalement, je trouve que les chiffres sont trop rapprochés. J'aimerais être encore en train de marcher vers cette porte, en train de longer éternellement le couloir, pas la main sur la clenche.

Je pousse après avoir pris une inspiration de courage. Ma mère est là, sa peau chocolat ternie par la maladie, ses joues creusées, ses yeux rentrés. Elle qui a été une si bonne vivante. Son crâne est aussi glabre

que le mien. Jamais elle n'aurait accepté de porter une perruque après sa chimio, sachant que moi, sa fille, j'assume ma calvitie depuis ma naissance. Contre toute attente, contrastant avec son regard abattu, elle esquisse un sourire à ma vue.

– Jaina, me susurre-t-elle avec une voix brisée. Ne sois pas triste.

– Comment pourrais-je être heureuse ?

– Moi, je le suis.

– Tu es heureuse de souffrir ? sangloté-je.

– Avec la morphine, je ne souffre plus vraiment. J'ai bien vécu, je n'ai aucun regret. Il faut bien partir un jour. J'ai mis en ordre les derniers papiers pour que ton frère et toi n'ayez aucun problème de ce côté-là. Et, ma chérie, maintenant, je ne vois que le bon aspect des choses. J'essaie d'imaginer votre avenir. Je vous regarderai de là-haut, ne l'oublie pas. Tu m'as apporté tant de fierté, ma fille, tu as illuminé ma vie et le seul regret que je pourrais avoir, c'est de ne pas te voir monter sur les podiums olympiques.

– Je suis trop maladroite, souris-je en retenant mes larmes.

Elle serre ma main et ajoute :

– Tu es la meilleure gymnaste que le monde ait connue. L'honneur de la famille, c'est toi qui le portes. Il te suffit d'avoir un peu plus d'ambition pour avoir la gloire... Arrête de pleurer ma chérie. Tu ne vas pas pleurer à chaque fois que tu me rends visite.

– Je suis désolée, c'est plus fort que moi.

Elle sourit et essuie mes yeux avec ses pouces décharnés. Nous restons silencieuses puis elle dit :

– Fichu cancer.

– Tu vas partir en enterrant tes secrets ?
– Quels secrets ? Une femme bavarde, comme moi, qui aurait des secrets ?

– Je ne sais pas qui est mon vrai père.

– C’est celui que tu as connu, dit-elle fâchée. Oui, je me suis remise avec un homme moins d’un an après sa mort, mais ça ne fait pas de moi une femme infidèle. Je l’ai aimé et il est toujours dans mon cœur. Ton frère et toi avez le même père. Ne laisse pas sa jalousie te mettre le doute. Si tu as la peau si noire par rapport au reste de la famille, c’est simplement un...

– Atavisme, la devancé-je. Je sais.

– C’est ton père qui t’a choisi un prénom brésilien. Il te va si bien.

Je souris.

– Je crois que c’est l’heure d’aller à la gym. C’est quoi aujourd’hui ?

– Gymnastique au sol.

– C’est là où t’es la plus douée, sourit-elle. J’aimerais tant te revoir te tordre avec grâce dans ton justaucorps. Allez, tu repasseras demain. Et n’oublie pas de manger.

– Je te le promets.

Je l’embrasse sur le front avant de quitter la chambre.

Je ne suis pas repassée le lendemain... pas à cet étage... Elle avait quarante-six ans...

1

Presque une semaine a passé..., nous sommes jeudi. Je suis assise sur la chaise dans le bureau du notaire. Mon frère est à côté de moi, tendu, le visage livide depuis la mort de notre mère. Je suis nerveuse aussi. Mes mains transpirent tellement que j'ai préféré les laisser dans les poches de mon manteau. Je fais tourner entre mes doigts le tube d'antidépresseurs. J'ai si peur d'en devenir dépendante que j'espace de plus en plus les prises. Mais le soir, pour dormir, je suis obligée d'y céder. Mon chagrin est inconsolable, mon frère n'est pas bon confident et lui-même passe ses journées soit enfermé dans sa chambre, soit dans notre salle de musculation. Il ne veut voir personne, pas même moi. Ma meilleure amie en fait un peu trop, lorsqu'elle n'est pas en train de courir derrière une célébrité pour voler une photo. Je me sens seule... trop seule sans ma mère.

Je serre le tube de cachets pour ne pas pleurer. Là, en prendre un me tenterait bien, si je ne me trouvais pas en face de l'homme qui va procéder à la lecture des dernières confessions de notre mère. Je suis nouée, à tel point que j'en ai mal au ventre.

– Bien. Avant toute chose, recevez toutes mes condoléances, dit l’homme d’une voix totalement neutre. Il y a deux ans, après avoir appris qu’elle souffrait d’un cancer, votre mère a rédigé une lettre qu’elle m’a remise pour vous en faire la lecture en ce jour funeste. Je vais donc procéder à l’ouverture de cette lettre et vous en faire la lecture, ainsi qu’elle l’a souhaité.

Nous faire lire une lettre par un inconnu, je trouve ça d’une impudeur morbide. Mon frère se redresse sur le siège en retenant ses larmes. L’homme est un Blanc, au front dégarni et qui ne semble avoir aucune émotion. Néanmoins, nous l’écoutons.

– Cette lettre a été écrite le 8 mai 2008, il y a donc deux ans et s’adresse exclusivement à ses deux enfants : Antonio et Jaina :

« Mes enfants, mes fiertés.

Je vous rédige cette lettre, car les mots par écrit vous marqueront sans doute plus que mes sermons et qu’il est temps pour vous de connaître mon unique secret. Antonio l’a soupçonné ou appris je ne sais comment, vous n’êtes pas du même sang. Mais, détrompe-toi Antonio, je n’ai pas trompé votre père. À la maternité, Jaina est née normalement, mais, dans la nuit, elle est décédée, étouffée avec sa langue. La providence a voulu qu’un autre couple ait une petite fille en même temps. Elles se ressemblaient beaucoup et je me suis débrouillée pour que les bébés soient échangés. Je n’en ai jamais été fière, mais je ne regrette rien. Plus Jaina a grandi, plus ce choix m’a paru comme une bonne chose. Aujourd’hui, dix-sept ans et déjà en lice pour les jeux Olympiques. Peut-être à l’instant où vous lisez cette lettre, Jaina a-t-elle décroché des médailles ? Ni votre père ni moi

n'aurions eu plus grande fierté. Vous connaissez maintenant mon secret, mais je veux que vous continuiez à vous porter mutuellement assistance et à vous soutenir dans les épreuves. Vous êtes frères et sœurs, quoi qu'en dise votre sang, car vous avez grandi ensemble. Vous êtes tous deux mes enfants. Prenez soin l'un de l'autre.

Je vous aime.

Maman. »

L'homme repose la lettre et nous regarde. Je suis sous le choc ! Il y a une semaine, elle me parlait d'atavisme. Finalement, elle aura eu peur de ma réaction jusqu'à son dernier souffle. Je jette un œil à mon frère, il est scotché. Il finit par ouvrir la bouche pour demander :

– Mais... au niveau de l'héritage. Jaina pourra en profiter ?

Je suis surprise mais émue que mon frère s'en inquiète, car nous n'avons jamais été très proches. Le notaire répond :

– Je pense qu'il faudrait se pencher sur ce cas particulier. Si on s'en tient à un aspect purement légal, votre mère reconnaît votre sœur comme une enfant illégitime. Tout vous revient donc directement. Cela dit, si vous voulez contester, vous pouvez réaliser un test ADN, tranche-t-il.

– Ça ne servirait à rien, me désolé-je. Elle a toujours gardé toute sa tête, nous savons bien que c'est vrai.

– Votre frère peut, à son initiative, vous remettre ensuite une part de l'héritage. Votre mère n'avait pas beaucoup de moyens, mais il vous reste la maison familiale de Poissy.

– C’est hors de question de la vendre, tranche Antonio.

Je le comprends. Cette maison, c’est toute notre enfance. Moi aussi cela me ferait mal de nous en séparer. C’est tout ce qui nous reste de nos vies.

– Alors, dans le cadre de la législation, pour l’héritage, les choses sont...

Je n’écoute plus la voix monocorde du notaire. Je n’en ai plus envie. Je pense à cette femme qui aurait dû être ma mère. Je pense davantage à ma mère voleuse pour qui j’ai des sentiments. Elle a toujours été une filoute, mais jamais je ne l’aurais imaginée capable d’une telle ignominie. Les larmes remplissent mes yeux. Je ne sais plus quoi penser. J’aimais cette femme que je croyais être ma mère et je l’aime encore et, pourtant, je ne peux pas accepter ce qu’elle a fait.

– Est-ce qu’elle a dit le nom de mes parents ? coupé-je le notaire.

Il secoue la tête. Mes larmes brouillent ma vue. Mon ventre est de plus en plus douloureux. Je présente mes excuses en sortant de la pièce.

Dans le couloir de l’immeuble, je me laisse tomber à genoux. Je regarde mon visage dans la rampe lustrée couleur or. Je ne reconnais que la silhouette glabre de mon crâne d’ébène, et j’ai peine à distinguer mes yeux usés par les larmes. Pourquoi ne me l’a-t-elle pas dit tant qu’elle était en vie ? Pourquoi me l’avoir caché ? Je lui en veux et elle me manque.

Quelques minutes plus tard, mon frère me retrouve, silencieux, et nous descendons les escaliers du vieil immeuble. Je pousse, sans énergie, la porte du hall et m’installe dans la voiture. Tout en

s'engageant dans la rue à sens unique, mon frère me demande :

– Tu veux retrouver tes vrais parents ?

– Je ne sais pas. J'ai bien envie de savoir qui ils sont, dis-je amèrement.

Mon frère hoche doucement la tête en s'arrêtant au feu rouge. Il a les yeux humides et sa bouche se déforme pour contenir sa peine. Nous ne parlons pas. La mort de Maman est bien assez difficile comme ça. Demain, nous prendrons un nouveau départ.

Nous vivons toujours dans la demeure familiale de Poissy, une belle maison bâtie par feu mon père qui était loin d'être pauvre. Nous avons réussi à la conserver malgré son décès, même si, à côté, nous avons légèrement réduit notre train de vie. En cet instant, il me manque. Il saurait nous consoler dans cette épreuve, comme l'a fait notre mère à sa mort. Il me dirait surtout comment réagir face à la révélation de mon illégitimité.

Antonio gare son coupé-sport devant la grande porte d'entrée et nous rejoignons tous les deux la maison. Tandis que la porte claque, il me dit d'une voix posée :

– Je te laisse jusqu'à ce soir pour prendre tes affaires.

– Hein ?

– Tu n'as plus le droit de vivre ici. Tu n'es pas ma sœur, tranche-t-il les poings serrés, en me dévisageant.

– Mais Maman a dit de prendre soin l'un de l'autre !

Ses yeux ruissellent de larmes et il hurle :

– Mais tu n’es même pas sa fille ! Tu es celle de quelqu’un d’autre ! Et tu as dit dans la voiture que tu voulais les retrouver ! Et bien va les retrouver, tes parents !

Il grimpe les escaliers, me laissant abasourdie. J’essaie de bégayer.

– Mais... Mais c’est moi

– Ton existence a sali la mémoire de Papa ! Tu n’as rien à faire dans cette maison.

– J’ai grandi dans cette maison ! Et Papa m’aimait ! J’y reste !

– Si, dans une heure, tu es encore là, j’appelle les flics pour te faire expulser !

Il finit de monter les escaliers. Mon chagrin m’en fait mal au ventre... ou bien est-ce plutôt la haine ? Peut-il vraiment me faire expulser ? Je ne sais pas, je n’ai rien écouté chez le notaire. De toute façon, que puis-je faire ici ? Vivre avec un frère qui me déteste, qui a toujours été jaloux de moi parce que ma mère n’avait d’yeux que pour mes prouesses de gymnaste ? Elle m’étouffait, me mettait la pression, et il m’était parfois pénible qu’obtenir une médaille importe tant à ma mère. J’ai mis longtemps à comprendre que l’on puisse être jaloux de ça. Puis-je décemment vivre dans la maison où règne l’ombre d’une femme qui m’a volée à mes vrais parents ? Je ne sais même pas si je dois l’aimer ou la haïr. Je veux m’enfuir, loin de cette maison.

Je cherche tout de suite sur mon smartphone les coordonnées d’Agnès, ma meilleure amie. Elle décroche rapidement, comme toujours.

– Allô, Jaina ?

– Est-ce que tu peux m'héberger... et venir me chercher ?

Agnès a un blanc, un peu surprise puis demande :

– T'es où ?

– Chez moi. Mon frère m'a mise à la porte.

– Le connard ! J'arrive tout de suite... J'en ai quand même pour peut-être une demi-heure. Ça dépend de comment ça roule.

– Je t'attendrai.

Je monte jusqu'à ma chambre et sors mon grand sac de sport. Je me saisis de la plupart de mes fringues et les cale du mieux que je peux de manière à conserver le plus de place possible. Sur la fin, je peux à peine le fermer. J'ai glissé mon ordinateur portable dans ma sacoche en nylon. Il y a aussi mes albums photos et mes cours en version informatique. Je finis par remplir mon plus gros sac à dos. J'y mets ma trousse de toilette, mes cours sur papier et deux ou trois bricoles auxquelles je tiens. Une petite grenouille en peluche, un gri-gri...

– Je me casse ! crié-je, en sortant de ma chambre.

– Et ne reviens jamais !

– De toute façon, je ne peux pas vivre avec un fils de pute pareil !

Je réalise que je viens d'insulter ma mère. Même après ce qu'elle a fait, je ne peux pas la considérer ainsi.

– Un connard ! beuglé-je en correction.

Il ne réplique pas. J'entends qu'il s'acharne sur les appareils de musculation de notre salle de sport. Je descends les escaliers jusque dans le salon. Je vois une photo des parents posée sur le buffet. Je saisis le

cadre et le coince sous les vêtements dans mon sac principal. Les télécommandes qui reposent sur la table basse me donnent une idée de vengeance mesquine. Je m'empare alors de tout ce qui commande l'électroménager à distance.

Un quart d'heure plus tard, je suis debout sous la pluie. J'ai toutes les télécommandes de la maison, trempées dans les mains. Mes sacs sont posés au sol en attendant Agnès. Je me remémore la dernière conversation avec ma mère, tandis que la pluie orageuse cascade sur mon crâne nu. Comment oublier ce vendredi 4 juin 2010 ? Son dernier sourire a été pour moi. L'eau qui ruisselle sur mon visage masque mes larmes, et je me sens comme dans un film hollywoodien classique où la pluie accompagne toujours la tristesse.

L'ondée est plus courte dans la réalité que dans la fiction. Les nuages s'écartent et le soleil d'été réapparaît. Le macadam inondé reflète ses rayons et m'aveugle. Putain de soleil ! La pluie me convenait parfaitement !

La petite Clio rouge de première série s'arrête à ma hauteur. La portière s'ouvre et Agnès bondit vers moi. C'est une blonde de ma taille aux cheveux ondulés, qui sentent toujours bon la vanille. Elle me serre dans ses bras. Que je sois trempée ne la dérange pas et elle me presse contre elle pendant une ou deux minutes, histoire de voir si ça va m'essorer.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Allons-y, éludé-je.

Je sais pertinemment qu'elle est capable d'aller voir mon frère, cependant je ne veux pas que la situation s'envenime. Je regarde son tee-shirt trempé

par mes vêtements tandis que quelques gouttes annoncent une nouvelle ondée. Agnès empoigne mon premier sac et le met dans le coffre. Je m'assieds côté passager le temps qu'elle ferme son coffre.

Elle démarre en trombe, en faisant patiner ses roues. Je ne dis rien, je ne pense à rien et à beaucoup de choses en même temps. Lorsque nous arrivons à Verneuil-sur-Seine, je réalise que nous avons déjà fait de la route.

– Arrête-toi ! me précipité-je.

Elle ralentit et me regarde bondir hors de la voiture avec mes télécommandes. Je marche sous la pluie jusqu'à une poubelle de voirie et je les jette. Lorsque je me rassieds, Agnès ne peut s'empêcher de sourire à ma petite vengeance.

Elle me dévisage quelques secondes puis elle pose sa bouche sur ma joue. La pluie se calme.

– Eh ! T'as vu, je suis magicienne !

Elle semble y croire elle-même. Elle m'arrache un sourire... Ça, c'est vraiment une amie !

Elle redémarre lorsque mon sourire se perd.

– C'est vraiment un connard ton frère !

– Ce n'est pas mon frère, soupiré-je.

– Hein ?

– Je t'expliquerai après.

– Tu sais que tu peux lui faire un procès. À mon avis, il n'a pas le droit.

– Ne cherche pas, avec un avocat, il aura toujours raison. Je n'ai pas envie d'entrer là-dedans.

– Tu vas le laisser faire ? Mais et toi ? Tu vas faire quoi ? Remarque, tu peux vivre chez moi autant de

temps que tu voudras. Ce n'est pas ma mère que ça va déranger.

– Je sais, mais je ne vais pas rester longtemps. Je vais essayer de retrouver mes vrais parents.

– Tes vrais parents ? répète-t-elle.

– Je t'expliquerai, je t'ai dit... mais après.

J'ai besoin de réfléchir, de laisser tout cela de côté, de penser à autre chose, aux bons moments...

Agnès et moi avons toujours été amies et notre rencontre remonte au collège.

À l'école primaire, je ne cachais pas ma calvitie, nommée alopecia totalis par les médecins. Je me serais fait voler ma perruque tous les deux jours et, bien que je fusse souvent chahutée, j'avais ma fidèle bande de copines. Mais pour l'entrée au collège, mon père ayant fait construire à Poissy, j'avais dû déménager. Pour faire face au renouveau, éviter les moqueries, j'avais préféré me fondre parmi les autres.

La première année, personne n'a su que j'étais chauve. Le drame s'est produit à la piscine en début d'année scolaire, en 5^e. On nous obligeait à porter des bonnets de bains. Je prenais toujours soin de le mettre en m'isolant dans une cabine. Ce jour-là, une de mes camarades s'amusait à tirer les bonnets de bains sous les douches pour rire des coiffures que cela créait. Je pensais l'esquiver en gagnant en catimini les vestiaires, mais elle m'avait vue, donc, elle a crié joyeusement que je n'allais pas y échapper. Elle a bondi sur moi et ma perruque est restée dans le bonnet. La surprise a été telle qu'elle a lâché un cri d'effroi, avant de rire aux éclats, entraînant la liesse de toutes mes camarades. J'ai eu droit à des moqueries, pas forcément fines, du genre :